

Textes choisis et présentés par Babalou Hamelin

Le droit d'être rebelle. Correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron

Gilles Lapointe

Numéro 260, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapointe, G. (2017). Compte rendu de [Textes choisis et présentés par Babalou Hamelin / *Le droit d'être rebelle. Correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron*]. *Spirale*, (260), 50–53.

Marcelle Ferron

en toutes lettres



Par Gilles Lapointe

**LE DROIT D'ÊTRE REBELLE. CORRESPONDANCE
DE MARCELLE FERRON AVEC JACQUES, MADELEINE, PAUL ET THÉRÈSE FERRON**

Textes choisis et présentés par Babalou Hamelin

Éditions du Boréal, 2016, 621 p.

Dotée d'une personnalité fougueuse et indépendante, militante pleinement engagée pour le changement social et politique, Marcelle Ferron a, on le sait, fortement contribué, dans les années 1950 et 1960, à l'émergence, au Québec, d'une nouvelle figure d'artiste. Depuis la disparition de la peintre en 2001, et malgré sa notoriété plus qu'enviable et le succès populaire durable de son œuvre, les fonds d'archives de la famille Ferron se sont faits discrets à son sujet, limitant ainsi les efforts de relecture de son parcours. Aussi faut-il marquer d'une pierre blanche la parution de cet ouvrage attendu qu'est *Le droit d'être rebelle*. Couvrant quatre décennies, cette correspondance permet surtout d'observer sous un éclairage neuf les 20 premières années de la pratique artistique de Marcelle Ferron. À l'intérieur des échanges soutenus au sein du clan, c'est en effet la veine créatrice des années 1945-1966 qui est mise en lumière, période tumultueuse et féconde qui suit les années de formation de l'artiste aux Beaux-Arts de Québec et qui va jusqu'à son retour au pays, en 1966, après plusieurs années d'exil.

**Une corne d'abondance :
le clan des épistoliers Ferron**

Il n'y a pas à en douter : les Ferron, dans le Québec culturel des années 1940, représentent une famille d'exception. Issue d'un père «libéral» notaire à Louiseville et d'une mère férue de littérature, la cellule autonome que forme le «clan» Ferron rassemble un étonnant vivier d'écrivains et artistes. Le récent travail d'érudition mené sur cette microsociété qui sut rapidement s'émanciper a montré que les jeunes Ferron étaient aussi de prolifiques épistoliers. Trône au sommet de cette tribu trifluvienne Jacques Ferron, qui s'est forgé une enviable réputation de franc-tireur et

dont les traits d'esprit et le goût pour la provocation sont aujourd'hui bien connus, grâce notamment à ses *Lettres aux journaux* et à sa volumineuse correspondance littéraire avec John Grube, Julien Bigras, André Major, Pierre Baillargeon, François Hébert, Jean-Pierre Boucher et plusieurs autres. Jacques écrit aussi régulièrement à sa famille, et Madeleine, Marcelle, Thérèse et Paul ne seront pas en reste, alimentant par leurs missives et constants échanges de livres la circulation des idées au Québec. Aux correspondances familiales des Ferron déjà parues sous les titres *Papiers intimes* (1997), *Laisse courir ta plume...* (1998), *Une famille extraordinaire* (2012) et *Le Québec n'est pas une île* (2015) s'ajoute désormais *Le droit d'être rebelle*, qui constitue un autre chaînon essentiel du roman familial ferronien. Car cette fois, dans le concert des voix qui contribuent à l'abondante saga, ce ne sont pas les idées de Jacques ou de Madeleine qui s'imposent, mais bien les paroles de celle que l'on surnomme affectueusement Poussière, Fauvette ou la Vieille, faisant entendre une qualité et une justesse de voix qui, jusqu'ici, faisaient défaut à l'historiographie.

**Jacques et Marcelle :
alliances et différends**

Les échanges de lettres entre les frères et sœurs Ferron débutent dès leurs années de collège. Déjà à cette époque, Jacques raille les «grandes lettres bleues, carreautes, ridicules» de Marcelle sur lesquelles celle-ci applique sa «petite écriture remplie d'humeurs, de lassitudes, d'insatisfactions». En vérité, l'écrivain en herbe apprécie fort cette sœur qui conteste l'autorité et qui écrit «en grande véhémence, remplissant quatre pages avec trois faits divers». Celle qui n'est «qu'un petit

bout de femme, un éclat de rire et un tourbillon de rubans» possède un tempérament affirmé, et, dès ses 14 ans, elle est enjointe par son grand frère, non sans humour, à réprimer en classe son esprit anticonformiste et rebelle : «Il faut que tu convainques [tes camarades et tes maîtresses] qu'elles sont parfaites, que ce qu'elles disent l'est. Autrement, si tu juges l'autorité actuellement tu la jugeras toujours et tu seras ainsi une anarchiste!» Jacques apprécie la simplicité des lettres de Marcelle, écrites de façon directe, sans apprêt ou coquetterie, loue son jugement sûr, lui qui écrit de façon cérémonieuse : «[...] mon naturel est assez lourd, je le fais comme je peux.» L'aîné découvre peu à peu en Marcelle «plus qu'une sœur», lui reconnaît un élan créatif et une générosité qui débordent sa frêle personne et qui suscitent son admiration. Existe entre eux à cette époque une entente solide sur plusieurs questions de fond : répudiation de l'autorité, rejet commun de la littérature officielle et de l'Église catholique - «[...] j'ai pour la sainte Église une haine franche», confesse Jacques. Mais d'autres sujets font litige entre eux et entraîneront des périodes de silence, puis de discrètes réconciliations.

L'un des principaux points d'intérêt de cette correspondance émane des joutes intellectuelles auxquelles se livrent les membres du clan. Prodiguant conseils et anathèmes, Jacques Ferron voit d'un fort mauvais œil s'intensifier la ferveur de sa sœur Marcelle pour Borduas et l'automatisme. Ne doutant lui-même nullement de son éventuel succès en tant qu'écrivain, il multiplie les avertissements et sarcasmes face à l'impétuosité de la jeune artiste et à son désir d'exposer avec le groupe de Borduas. Craignant en effet de voir sa sœur se transformer en une artiste

qui «*mange des couleurs et qui se meurt devant sa toile*», il entend la convaincre qu'un succès trop rapide lui serait néfaste. À ses yeux, la peinture moderne n'est qu'esquisse, la perfection n'est jamais atteinte du premier coup et le tableau automatiste qui s'impose trop rapidement n'offre aucune nouveauté. Des réserves plus sévères encore l'amènent à déprécier le mérite de Borduas, lequel n'est à ses yeux que le pâle reflet de Maurice Denis, l'écrivain restant méfiant à l'égard des peintres qui «*parlent trop*» ou qui pratiquent un art incapable de se tenir sans rhétorique. Jacques Ferron reproche aussi au chef de file de l'automatisme «*ses couleurs confuses*», blâme son incapacité à représenter le monde réel ainsi que son geste surrationnel qui brosse des tableaux plus «*féminins*» que ceux

«*ques que les [leurs]*», Marcelle lui rappelle le premier principe qui guide son action : «*Je crois encore, contrairement à toi, qu'il faut exiger beaucoup de la vie, nos trouvailles sont à la mesure de nos exigences. Parce qu'en fin de compte, exiger de la vie, c'est exiger de soi; on fait la vie.*» Seuls l'intéressent la vie de l'esprit et «*les hommes qui font quelque chose pour l'homme*». Et pour renvoyer vers son minuscule tunnel l'importun lombric, elle s'écrie : «*Horreur au ver de terre! Je ne puis lui imaginer de galerie artistique si la lumière n'y est pas. La lumière est source.*» Au sujet de l'utilisation du patronyme Ferron-Hamelin que Jacques a également pris en aversion, elle rétorque : «*J'aime ce nom de plus en plus. On croirait y voir surgir un géant, un colosse, mais au bout*

de Proust, qu'elle juge bourgeois et décadent - montrent bien que, malgré son arrivée tardive dans le cercle automatiste, Marcelle Ferron en partage les goûts littéraires et l'horizon de référence surréaliste : une lettre du mois de janvier 1948 adressée à sa sœur Madeleine laisse aussi voir qu'elle est la première signataire du *Refus global* à en diffuser un extrait à l'extérieur du groupe. Sa correspondance suggère d'étroits liens d'amitié avec Borduas, Claude Gauvreau, Jean-Paul Mousseau, Gilles Hénault et le poète et essayiste français Michel Camus. L'éthique personnelle de Marcelle Ferron loge dans cet énoncé : «*L'esprit transforme tout - une vie très humble peut être luxueusement occupée par l'imagination, les sensations. Il s'agit de ne pas abdiquer sa personnalité, sa*

L'un des principaux points d'intérêt de cette correspondance émane des joutes intellectuelles auxquelles se livrent les membres du clan.

de sa sœur Marcelle. Les attaques insidieuses de Jacques, contestées mais aussi parfois reprises par les autres membres du clan, montrent que, pendant longtemps, Marcelle Ferron est forcée de composer avec l'appui ambigu de sa famille, qui approuve sa vocation de peintre tout en déplorant ouvertement son adhésion aux principes automatistes.

Marcelle sait pourtant tenir tête à son frère et combattre sa mesquinerie, abreuvant généreusement d'injures «*le grand exalté*» lorsque celui-ci s'enferme dans ses contradictions : «*Que Toulouse-Lautrec aimât les putains, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Cela ne devait certainement pas l'empêcher d'avoir des idées.*» Et lorsque Jacques Ferron, à court d'arguments, se déclare partisan du ver de terre «*dont les galeries ténébreuses sont plus artisti-*

de ce nom apparaît un minuscule personnage - un atome peut-être.» Pour aider la société à s'affranchir des stéréotypes féminins, Marcelle doit d'abord imposer sa propre vision du monde aux siens : pour elle, il y a aussi un réel plaisir à être capable «*d'aimer ou de ne pas aimer certains êtres*». «*Je ne serai jamais neutre*», conclut-elle.

Trois sœurs

Les lettres familiales sont l'occasion d'échanges houleux au sujet de Marcel Proust, Pierre Mabilie, André Breton, Sade, Simone de Beauvoir, Sartre, Freud, Kafka et plusieurs autres. Les discussions parfois âpres qui en découlent - Mabilie et Sade ne trouvent pas facilement grâce auprès de Jacques et de Madeleine, tandis que Marcelle ne cache pas sa forte réticence vis-à-vis de l'univers

manière profonde de sentir la vie même si ça ne plaît pas.» Pour elle encore, «*[c]ette fichue vie est un mélange de bonheur et de petits malheurs*». «*Aujourd'hui, je me fiche de tous les malheurs possibles*», ajoute-t-elle.

Pourtant, les drames ne l'épargneront pas : elle est atteinte de tuberculose durant l'enfance; séparée de ses filles en 1957, à la suite d'un procès inique où elle est accusée d'athéisme; puis, en 1968, c'est la mort prématurée de sa sœur cadette, Thérèse, à l'âge de 41 ans. Le clan Ferron, comme l'indique Babalou Hamelin dans son avant-propos, c'est d'abord les trois sœurs. C'est avec ses sœurs que Marcelle discute du quotidien et des enfants, traite du sujet de l'argent, de l'émancipation de chacune à travers l'écriture et le journalisme. Madeleine et Thérèse seront aussi ses confidentes privilégiées pour toutes

**L'éthique personnelle
de Marcelle Ferron
loge dans cet énoncé :
« L'esprit transforme tout
- une vie très humble
peut être luxueusement
occupée par l'imagination,
les sensations.
Il s'agit de ne pas abdiquer
sa personnalité,
sa manière profonde
de sentir la vie même
si ça ne plaît pas. »**

les questions liées à l'amour, un sujet sans tabous entre elles. Ayant traversé un mariage raté et plusieurs liaisons amoureuses, Marcelle fait un jour cet aveu étonnant à Thérèse, rappelant l'importance de reconnaître ce qui rend chacun heureux : «[...] tu serais surprise de savoir que ce qui me rend heureuse est autre chose que l'amour.» Cette «autre chose», c'est bien sûr la possibilité de pratiquer son art, ce qui représente pour elle un combat de tous les instants.

Du pinceau à la plume

Le livre comporte un appareil de notes précis et utile, ainsi qu'une postface signée par Denise Landry, qui éclaire très bien le sens général de la correspondance. Prévenu par la quatrième de couverture que l'ouvrage n'est «*ni une édition critique ni une édition exhaustive*», le lecteur est aussi averti qu'une sélection a été opérée et des coupures effectuées parmi l'ensemble des lettres éditées. Un rapide examen de la demi-douzaine de lettres de Marcelle Ferron déjà publiées en 1998 par Marcel Olscamp dans la revue *Études françaises* permet de constater que certains passages jugés trop sensibles - à l'endroit notamment de Marcel Proust, Frantz Laforest et Muriel Guilbault - ont été ici supprimés : «*J'ai placoté hier avec Muriel Guilbault - très amusant - elle est typiquement faubourienne [...]. Nous nous sommes farouchement attaquées, comme deux ennemies que nous avons toujours été - de nature. Elle a avoué, vaincue, que j'étais la femme la plus vache pour une autre femme qu'elle ait rencontrée - sa franchise sournoise me plaît.*» Ces retraites volontaires (et regrettables) peuvent sans doute s'expliquer dans le cas d'une publication qui, comme celle-ci, comporte de nombreux inédits. Mais n'aurait-il pas été possible de respecter les principes éditoriaux habituels en signalant, à l'aide de simples crochets, les passages retranchés? Cela paraît une concession bien minime pour assurer en retour le respect d'un droit inaliénable du lecteur, soit celui de disposer d'un texte «sûr». ■